

~~En Bretagne,~~
~~ma grand-mère~~

Lulu, fille de

Alissa Wenz

marin, ~~voyage~~

~~encore la nuit~~



ateliers
henry dougier

LULU, FILLE DE MARIN

Alissa Wenz

1932. La tempête. La nuit. Un village en Bretagne, Plouër-sur-Rance, entre Dinan et Saint-Malo. Une petite maison, au port. Une chambre. Une femme et sa fille pleurent, serrées l'une contre l'autre. La pluie tambourine aux fenêtres, le vent s'époumone, les bourrasques sont terribles. La femme a vingt-neuf ans, sa fille six ans et demi. Elles pleurent, encore et encore, les larmes ne s'arrêtent pas plus que l'eau du ciel. C'est qu'elles pensent à l'absent, le père, le marin, le capitaine, qui part pêcher la morue à Terre-Neuve et s'éloigne six ou sept mois par an. Ce soir, il est en mer, il revient de Bordeaux à Saint-Malo. Par un temps pareil, on sait qu'il risque le pire. La tempête est affolante, un bateau n'y résisterait pas.

5

Une autre petite fille, plus jeune, pousse timidement la porte. Du haut de ses quatre ans, elle regarde le tableau. La chambre, la mère, la grande sœur, les larmes. La petite fille est calme. Elle ne comprend pas. Elle ne sait pas. Elle se pose devant sa mère et sa sœur, les regarde, et leur demande simplement :

« Faut-y pleurer moi aussi ? »

Cette petite fille a aujourd'hui quatre-vingt-dix ans. Elle vit toujours à Plouër-sur-Rance. Une autre maison, un peu plus grande que celle de son enfance. Elle est seule désormais. Le port n'est pas très loin. La mer non plus. Sa mère, son père, sont morts depuis longtemps. Sa grande sœur aussi, emportée par la diphtérie en 1933, à l'âge de sept ans. Son mari. Et pourtant, il y a les objets, les images. La photo de son père, sur son bateau de terre-neuvas, dans les années 1930 – encadrée, magnifique, en bonne place dans le salon. La casquette de capitaine, restée intacte, délicatement posée sur un piano droit purement décoratif, désaccordé depuis mille ans. Les photos de ses enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants. Les livres sur l'histoire de la Bretagne, sur la Seconde Guerre mondiale et sur le jardinage. Le temps qui passe et les affections qui restent. Elle s'appelle Lucienne, mais tout le monde l'a toujours appelée Lulu. Tout le monde sauf moi, et ses autres petits-enfants – nous, nous l'appelons *Grany*, avec un seul « n », comme un parfum d'Angleterre, une coquetterie quasi exotique, ou le souvenir d'un voyage qu'elle n'a pourtant jamais fait.

Nous sommes en 2018, c'est un beau mois de septembre. Il est 14 heures quand je monte les marches du perron. Je sonne, pas de réponse. À travers les larges fenêtres, je déjoue les reflets pour observer le salon : oui, elle est là, sur le canapé, elle dort, assise, immobile, les cheveux et le teint blancs, cheveux courts et bouclés à la manière des années 1950 (« Annie

vient faire ma mise en plis un lundi sur deux »), visage rond et doux, un bon pull à col roulé, jupe de flanelle et souliers élégants, délicieusement datés. Elle est belle dans ce sommeil d'après-midi, il ne faut pas que je la réveille. En face d'elle, ce fauteuil vide depuis maintenant douze ans, le fauteuil de mon grand-père André. Lui seul s'y asseyait et, depuis sa mort, il faut vraiment qu'aucun autre siège ne soit disponible dans la pièce pour que quelqu'un daigne s'y installer. C'est le fauteuil de l'absent. J'attends un peu devant la porte, je regarde le jardin, l'oranger du Mexique, le bougainvillier. Lulu ouvre les yeux, qu'elle écarquille en me voyant, éberluée : « Oh ! » Elle se lève rapidement et viens m'ouvrir. « Ma petite chérie ! Mais tu es là depuis longtemps ? » Je lui ai fait la surprise, je vis à Paris et elle ne savait pas que je venais en Bretagne ce week-end. Je lui fais toujours la surprise. « Mais pourquoi tu n'as pas sonné ? » J'ai sonné, Grany, mais tu n'as pas dû entendre, tu dormais bien ! « Ah non, je ne dormais pas, je me reposais juste un petit peu... » Je pense à mon grand-père : lui aussi soutenait toujours qu'il ne dormait pas vraiment, même surpris en flagrant délit de sieste. Il employait un mot que je n'ai jamais entendu qu'en Bretagne : « je chopète ». « Chopeter », faire un petit somme superficiel, somnoler.

7

« Assois-toi, ma p'tite chérie, assois-toi ! » J'avance vers le salon, tout est à sa place dans cette maison, j'en connais par cœur le vieux canapé en cuir, les papiers peints rose fuchsia – une autre touche d'Angleterre –, la collection de chouettes miniatures, le chat tigré qui passe par là (« Maya ! Oh, mais

qu'est-ce que tu veux encore ? »), les vieilles photos encadrées, le permis de conduire du père capitaine – années 1920 –, la dictée de Prosper Mérimée affichée dans la cuisine, le calendrier des chats, la petite table où traîne toujours un livre sur l'histoire de la Bretagne au ^{xx}^e siècle. « Je suis en train de regarder un truc de Mary Higgins Clark, *La Maison au clair de lune*, ça devrait bientôt être fini ! » Une voix féminine et une voix masculine s'affrontent bruyamment sur l'écran du téléviseur, dans un affreux doublage français, sur une musique vaguement menaçante, tandis que nous nous installons toutes les deux sur le canapé.

Je suis désolée d'être venue sans prévenir mais j'avais quelque chose à vous demander. Il y a quelque chose que j'ai envie de voir.

8

Lulu regarde le programme :

« Il y a encore une demi-heure quand même. Oh, je vais arrêter alors !

— Mais tu ne vas pas voir la fin ?

— C'est pas grave, ça repassera ! Il y a une infirmière qui m'inspire pas confiance, là, elle trafique dans les cachets et elle passe dans les chambres des personnes âgées, y en a plusieurs qui sont morts ! »

J'ai autre chose à vous montrer qui vous plaira, je crois. Vous ne l'oublierez pas.

En s'installant, elle regarde par la fenêtre le temps morose, la végétation : « J'ai mon petit arbuste, là, qui a bien besoin d'être taillé, il a des branches qui tombent de partout, et puis mon hortensia, là, il va falloir que je coupe, parce qu'il a été beau mais c'est terminé... » Les voix du téléfilm continuent, très fortes :

Le problème de notre société est que tout ce qui concerne la mort est considéré comme tabou.

Je vous emmène faire une balade.

Elle coupe la télévision. « Je l'ai déjà vu, de toute façon, je crois. Et puis ça repassera. »

Le silence. Nous allons pouvoir parler.

9

« Oh, dis donc, cette nuit j'ai rêvé, je sais pas à qui je me suis adressée, mais j'ai dit : "Mais, mais qu'est-ce que vous voulez dire ? Mais ça ne vous regarde pas !" J'ai dû me réveiller là-dessus... Mais d'un ton ! "Ah, mais qu'est-ce que vous voulez dire ? Ça ne vous regarde pas !" Je ne sais pas à qui je disais ça... »

J'aime qu'elle me parle de ses rêves. Je lui demande si elle rêve encore de voyages — je sais que cela lui arrive souvent. « Oh non, là, ça fait un petit moment que j'ai pas voyagé... » Lulu était fille de marin, et elle est devenue femme d'aviateur : elle a passé sa vie à attendre des retours, les retours des hommes, qui faisaient le tour du Monde, de Terre-Neuve aux

côtes de l'Afrique pour son père, de Tahiti à Madagascar pour son mari. Elle, elle n'a jamais vraiment quitté le Plouër de son enfance, l'attachement à la Bretagne, à la terre et aux racines, mais elle a fait six vrais voyages : cinq au Canada, pour voir sa sœur qui y habite depuis les années 1960, et un en Autriche avec une amie. Les autres échappées, elle les a faites la nuit, toute seule, par le seul pouvoir de son imagination, et elle a tout inventé : « Je suis sûre que c'est plus beau dans mes rêves qu'en vrai, alors je préfère voyager comme ça ! Oh, j'en ai fait, des voyages ! J'ai été à Cuba, au Japon aussi, je suis même allée en Russie, j'y avais rencontré François Lejean ! Il avait la toque, là, sur la tête. "Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?", qu'il me disait ! Oh, écoute, c'est drôle quand même ! »

10

Lulu parle toujours des gens du village, des gens de Plouër, des gens de son enfance, comme si je les connaissais tous, alors que, souvent, je ne les ai jamais vus. J'entends des mots qui résonnent et s'emmêlent, François Lejean, Monique, Guy Delachienne, Tante Angèle, P'tit Louis, les filles Martin, Paulette, M^{me} Morant, les Rucet, Renée, Louisette, M. Rondel, cela forme une grande poésie désuète de noms qui me sont à la fois familiers et étranges, je ne sais pas toujours s'ils sont des cousins éloignés, d'anciens voisins, d'anciens amis, des vivants, des fantômes. Ce sont *les gens du village*.

Et Cuba, dis-moi, c'était comment ? « Oh, Cuba ! Je me promenais sur une plage, c'était comme à Plouër, au port, y

avait une cale, et puis y avait un rocher au large de la plage, et sur ce rocher y avait une grande marmite pleine de lait, et une Cubaine qui était à côté et qui foutait le lait dans l'eau, avec une grande louche... Maman était là aussi. Et puis, j'avais dû coucher dans un hôtel, et y avait des draps qui n'avaient pas été changés, enfin, bref – je dis : “ben, qu'est-ce qu'elle fait là ? Pourquoi elle fait ça, la Cubaine ?” Et on me dit : “elle jette la lumière”. Bon. Et quelques jours après mon rêve, je vois sur le journal : “Cuba manque de lait”. Oh, je dis, c'est pas étonnant, ils ont tout foutu dans l'eau ! Ah, celui-là, j'oublierai pas ! »

Elle ponctue d'un sourire tendre : « Voilà encore mon rêve effacé ! » Je l'interroge, qu'est-ce que ça veut dire ? « Ça veut dire que c'est fini, quoi. » *Un rêve effacé.* Quand la vraie vie fait soudain écho à quelque chose que l'on a vu en songe, quand le rêve devient réalité, quand la réalisation du rêve efface le rêve.

11

« Je suis du signe du Poisson, c'est l'eau. André, c'est le Sagittaire, c'est le feu ! J'ai découvert ça y a pas longtemps, ben j'ai dit d'accord ! On devrait regarder ces choses-là avant ! L'eau et le feu, ça ne va pas bien ensemble... »

— Moi aussi, je suis Poisson, tu sais, Grany. On a ça en commun... C'est des rêveurs, les Poissons !

— Absolument, c'est la vérité. Quand je regarde ça, ben, je dis c'est vrai ! Mais il paraît qu'on n'est pas si méchants que ça. »

Elle laisse son esprit vagabonder, et j'aime tant l'écouter. « Oh, et puis l'autre jour, *j'ai rêvé dans ma grand-mère.* » J'aime cette expression. Oui, ici, en Bretagne, les gens de son âge disent ou disaient « *rêver dans* », comme si le rêve était un pays, un territoire à visiter. « Je me trouvais dans l'entrée, là, à la maison, et tout à coup je me dis : “mais j'habite ici, moi ? J'habite ici et je ne vais pas voir ma grand-mère qui habite juste à côté ? Mais pourquoi que je ne vais pas la voir ?” » Elle continue, songeuse : « Ah, je l'aimais bien, ma petite grand-mère. Je m'arrêtais souvent la voir quand je revenais de l'école. J'ai pas beaucoup de photos d'elle non plus, sauf sur le mariage de Papa et Maman... Mais ils ne faisaient pas beaucoup de photos à l'époque. »

12

Elle s'interrompt soudain et me regarde :

« Tu viens, on va se faire un thé, non ? »

— Oui, avec plaisir. Un thé des Songes, alors ? »

C'est la pure vérité : le thé que boit ma grand-mère Lulu, et qu'elle achète en vrac à Dinan, s'appelle le *thé des Songes*.

Lucienne Chas, c'est son nom de jeune fille. Épouse Resmond. Née Lucienne Janine Renée Chas, le 24 février 1928, à Plouër-sur-Rance, de Joseph Chas, capitaine

terre-neuvas, et Rosalie Chas, née Poilvé. Le 11 février 1947, épouse André Resmond, aviateur, né le 20 décembre 1920. Donne naissance à trois enfants. Christian Resmond, le 28 décembre 1947, Evelyne Resmond, le 12 octobre 1950, et Stéphane Resmond, le 31 octobre 1958. Après son mariage en 1947, suit son mari qui travaille à Orly. Vit quelques mois à Paris, puis à Creil, à Senlis, tout en passant de longs mois chez ses parents à Plouër. Retourne s'installer définitivement à Plouër en 1972, quand André prend sa retraite. Décès d'André le 9 août 2006, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Veuve. Trois enfants, six petits-enfants, quatre arrière-petits-enfants. Evelyne, sa fille, est ma mère.

« Chas, je ne sais pas d'où ça vient. Y paraît qu'il y a le long de la grève des machins qui s'appellent des chas... » Est-ce que c'est pour ça qu'elle aime autant les chats ? Est-ce qu'elle a des souvenirs d'enfance liés à son nom ? « Oh oui ! Les gars de l'école libre, ils nous fichaient des gravillons quand on passait, ils étaient pas commodes, on était les filles de l'école laïque, c'est pour ça ! Eux, ils m'appelaient *la chatte*. »

13

École laïque, école libre. Dans la France rurale des années 1930, marquée par les lois de Jules Ferry, choisir d'envoyer ses enfants à l'école laïque, c'est s'exposer aux désapprobations des bonnes sœurs et du village. Pourtant, pas question, pour le capitaine, d'envoyer ses filles chez les curés. Il y a une histoire derrière ce refus. Une dent contre le clergé, qui remonte à plusieurs générations. Le ^{xix}e siècle

dans les campagnes. Une famille de paysans, où l'on n'a pas beaucoup d'argent, où l'on se serre la ceinture. L'histoire remonte aux années 1870, et à la mère de Joseph Chas, la mère du capitaine, la « petite grand-mère » de Lulu, dont elle rêve encore aujourd'hui, et qui n'était alors qu'une petite fille.

« Ma grand-mère, la mère de Papa. Elle était toute petiotte et il y avait sa sœur aussi. Et toutes les deux, elles devaient aller à l'école des bonnes sœurs, et pour apprendre à lire et à écrire, il fallait un sou. Ben oui, mais ça faisait deux sous ! Alors quand elles ont dit ça à leur mère, elle n'avait pas deux sous à leur donner. Et la mère avait entendu les bonnes sœurs dire : “De toute façon, elles n'ont pas besoin de savoir lire et écrire pour garder les vaches.” »

14

« Alors, le lendemain, la mère pleurait. Et son mari était jardinier au château de la Garette, dans le bas du bourg. Et voilà le châtelain qui voit la mère pleurer, il lui dit : “Ben, qu'est-ce qu'il y a ? C'est votre mari qui est malade ?” Elle lui a expliqué le truc, elle avait dit : “j'ai pas deux sous à donner”, tu te rends compte un peu ? Ah, c'était que qu'chose. Alors le châtelain a dit : “Je vais vous les prêter, vous me les rendrez quand vous pourrez.” Et c'est comme ça qu'elles ont appris à lire et à écrire. »

« C'était ça, les bonnes sœurs ! Pas besoin de savoir lire pour garder les vaches ! C'était généreux, hein ! Tu sais, les bonnes sœurs étaient venues voir Maman après la

mort de Simone, en 1933, comme Simone était à l'école laïque. Et elles lui avaient dit que si Simone avait été à l'école libre elle ne serait pas morte ! Tu te rends compte ? »

L'école. Lire et écrire. Apprendre. Je n'ai jamais vu personne écrire aussi soigneusement que ma grand-mère, un graphisme d'institutrice, que ne traverse jamais la moindre faute d'orthographe – elle qui a pourtant cessé toute activité professionnelle en épousant André, après une expérience comme secrétaire de mairie de 1944 à 1947. « Pas besoin de savoir lire pour garder les vaches. » Cette simple phrase, dans son injustice flagrante, a suffi à insuffler le goût de la culture et de l'écriture à cette modeste famille de paysans et de marins. Un esprit de résistance aussi, farouchement entretenu par le père, le terre-neuvas, volontiers anticlérical, anticonformiste, généreux, adoré de tous – il fut maire de Plouër pendant près de vingt ans, dans les années 1960 et 1970.

15

Je lui demande si elle aimait bien l'école. « Oh, je ne devais pas être mauvaise élève, parce que je croyais que quand j'étais à Lamballe j'avais rien foutu, et j'ai retrouvé un document, j'étais au tableau d'honneur ! Et à l'école j'avais souvent la croix de mérite... On disait : "Au mérite, croix d'bourrique !" »

« Et quand j'étais au port, adolescente, y avait cinq enfants, je les prenais, je leur faisais l'école... J'avais installé un truc et puis Papa nous avait donné un bout de toile de marin,

j'avais fait un écran avec ! Et puis après on allait en récréation, je les emmenais, on faisait le tour du port... Les petites copines, je leur faisais l'école aussi, et faire des devoirs. J'avais écrit sur un cahier : *C'est pas la peine d'avoir un modèle si vous faites des fautes*. J'ai retrouvé ça en bas. Ah, c'est-y loin tout ça ! »

Ce récit lui rappelle une chanson, qu'elle me chante volontiers, de sa voix juste et claire, qui ne rencontre pas la moindre hésitation, le moindre tremblement – une voix douce, limpide, presque enfantine :

*À l'école de Madame Thomas
On entend les enfants pleurer
Allez-vous vous taire
Embrassez la terre
Taisez-vous, vous aurez du doudou*

16

« Je ne sais même pas où j'ai appris ces chansons-là... Quand j'étais gamine, hein ! »

Ma grand-mère emploie des mots d'un autre temps, d'un autre lieu. « Quand j'étais petite, quand on disait un mot pas bien, on nous disait : "Ne parle pas patois !" À la maison, on nous disait ça. Mais c'était pas du patois, en fait, c'était du gallo... » Ensemble, on parcourt un dictionnaire de gallo qui traîne sur sa table.

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier